l'Eglise catholique, mais nous voudrions être plus nombreux. Pensez à nous, lorsque vous signez ces petites feuilles d'obédience, attendues si impatiemment dans les Scolasticats ; pensez aux Esquimaux qui nous appellent et chez qui nous ne pouvons aller, à cause des grandes distances et du petit nombre de missionnaires. En retour, nous penserons bien à vous, et si, de temps en temps, le froid pique un peu, nous demanderons au bon Dieu de vous en donner tout le mérite.

Je me recommande bien humblement à votre souvenir, en vous priant de m'envoyer de loin votre paternelle bénédiction.

Votre enfant en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

Armand Clabaut, *O. M. I.*



Chez les Esquimaux Netchiliks de la baie du Duc d'York.

Southampton Island, 3 aout 1931.

La baie du Duc d'York se trouve au Nord de Southampton Island. Pour s'y rendre du poste, il faut traverser toute l'île ; en faisant un détour pour éviter les montagnes, c'est un voyage d'à peu près 150 milles. C'est la seule route pour essayer de communiquer avec le continent en hiver, lorsque, très rarement du reste, le Frozen Strait gèle et permet le passage des traînes. La baie du Duc d'York est une très bonne place pour hiverner ; les phoques et les morses sont toujours nombreux au flot ou sur la glace ; les renards sont abondants, n'étaient-ce les loups qui en mangent un certain nombre. Pas très loin, deux grands lacs poissonneux permettent la pêche sous la glace une bonne partie de l'hiver. Les Esquimaux qui campent là sont certains de ne pas avoir faim.

Il y avait là, cette année, plusieurs familles d'Esquimaux Netchiliks, c'est-à-dire de la tribu des chasseurs de phoques. Le vieux Sorosertok, qu'on appelle ordinairement le petit Vieux, sa femme Mablik, leurs cinq garçons avec leurs femmes et leurs enfants, en tout 23 personnes. Le vieux, chef incontesté de toute la famille, est bien disposé à l'égard des prêtres ; il force ses garçons à apprendre les prières et les cantiques, mais lui se croit au-dessus de tout cela. « Je suis trop vieux, dit-il, ce n'est pas pour moi ce que tu dis, c'est pour mes garçons qui sont plus jeunes. » C'est, du reste, un sorcier qui doit considérer les prêtres comme des hommes d'une puissance au-dessus des autres, dont il est bon de se concilier l'influence. Les garçons sont réellement bien disposés. Deux d'entre eux surtout, dont les femmes, étant encore petites filles, ont fréquenté la mission de Chesterfield, sont très bien disposés et connaissent toutes les prières et les cantiques.

Quand ils étaient venus traiter au poste vers le début de l'hiver, en décembre, nous leur avions promis une visite, et c'est moi qui ai été désigné pour porter la bonne nouvelle du royaume de Dieu dans cette partie lointaine de notre paroisse. Le 12 février au matin, nous nous mettons en route, l'Esquimau Nicolas Kreyungnerk et moi. Nous avons chacun notre traîne, car il faut emporter assez de vivres à chiens et la charge serait trop grosse pour une seule traîne. J'ai cinq chiens et mon compagnon six. En route, dans un camp Esquimau, j'ai pu m'en procurer un sixième, de sorte que nous pouvons nous suivre d'assez près. Lorsqu'on a une traîne à mener, on n'a vraiment pas le temps d'avoir froid. Il faut pousser à droite, tirer à gauche, pour éviter de passer sur les cailloux ou les roches qui enlèveraient la fine couche de glace sous les patins de la traîne. Il faut fouetter le chien paresseux dont le trait n'est plus tendu, et mon bras n'est pas assez accoutumé encore au long fouet esquimau, pour que chaque coup porte en plein. Le temps passe vite ; le soleil monte lentement dans le ciel, puis bientôt redescend, tandis qu'au petit trot

on traverse les lacs, on s'engage dans les défilés, qu'au pas très lent on gravit les hauteurs, qu'au grand galop on dévale les descentes. Le soleil s'est caché et l'on marche encore au clair de la lune, excitant les chiens à rattraper celui qui est en avant. Des bandes de perdrix nous regardent passer ; on s'arrête pour tirer son souper, mais notre petite 22 a perdu sa mire ; il faut faire une mire provisoire avec un bout d'allumette... De la perdrix crue, c'est un mets de choix !... Un renard qui sommeillait derrière un tertre nous brûle politesse ; les chiens l'ont senti et le poursuivent, et pour quelques minutes, c'est une course à toute vitesse..., mais le malin, lui, n'a rien à tirer.... Au loin, là-bas, six grosses formes remuent : ce sont des loups ; vont-ils nous dévorer ?... Non, ils regagnent leurs pénates dans les montagnes avant même qu'on puisse leur envoyer un coup de carabine. Le soir, bien tard, tandis que l'Esquimau construit l'iglou à la lueur d'une bougie, je fais chauffer le thé à la lueur d'une autre bougie et je cuis les galettes de farine pour le souper.

Un jour, nous nous sommes perdus l'un l'autre. Il poudrait ; le temps était opaque et on ne pouvait se voir mutuellement. Mon chien de tête suivait fidèlement les traces, quand il s'écarta à la poursuite d'un renard avant même que j'eusse le temps de m'en rendre compte. J'en fus quitte pour continuer mon chemin tout seul, dans la direction que je croyais la bonne. Heureusement, le temps se remit au beau et, vers le milieu de la journée, j'arrivai sur le rivage de la baie du Duc d'York. La pointe, dans les environs de laquelle devait être le camp, était en vue et je me dirigeai vers elle. Le soir venu, il me fallut bien camper tout seul. Saisissant bravement mon couteau à neige, je me mis en devoir de construire mon premier iglou. Ce fut long et, surtout pour faire la voûte, ce fut laborieux. Il me semblait même qu'un de mes vieux chiens me regardait de temps en temps du coin de l'œil comme pour se moquer de moi. Enfin l'iglou fut terminé, recouvert de la toile à tente, les bagages furent rentrés, et la porte fut bouchée d'un gros

bloc de neige. Après ma petite cuisine, je me couchai, décidé à rester jusqu'à ce que mon compagnon, suivant mes traces, me retrouvât. Et c'est ce qui arriva le lendemain matin, alors que j'étais encore dans mon sac à coucher. J'entendis des hurlements de chiens qu'on fouette, puis l'arrêt d'une traîne et une voix me dit : « Est-ce que tu dors encore ? » Nous nous étions retrouvés, et après une tasse de thé prise ensemble, nous continuâmes par la mer dans la direction d'une petite île rocheuse dans les environs de laquelle se trouvait le camp esquimau. Au début de l'après-midi, un village fut en vue sur la glace de la mer, et bientôt, vers trois heures, nos chiens s'arrêtaient en face des maisons de neige, au milieu des hommes, femmes et enfants, heureux de nous voir arriver. — « Depuis longtemps, dit l'un d'eux, nous attendions ton arrivée. » J'eus une place sur l'un des grands lits de neige, à côté de toute la petite famille, puis, pour fêter mon arrivée, un bon morceau de phoque cru.

La vie, dans ces camps éloignés, a tout ensemble quelque chose de dur et d'attirant. Ce sont d'abord des gens primitifs en contact un ou deux jours par an avec les blancs pour traiter leurs fourrures, et qui ne connaissent rien des habitudes de politesse et de convenance qu'on rencontre dans la civilisation, ou qu'on trouve aussi jusqu'à un certain point dans quelques familles esquimaudes plus souvent en contact avec les blancs. Ils ont leur façon de vivre, leurs habitudes plus ou moins grossières, mais tout à fait naturelles chez eux. On s'y soumet de bon cœur ; on vit et mange à l'Esquimaude. Qu'importe à ces rudes enfants du Nord que le roi d'Angleterre soit malade, que le président de la République visite la Belgique, que les Russes se battent, ou que le franc baisse ? seuls, ils font leur vie au jour le jour, par le beau temps et par les tempêtes, sans autre ambition que d'avoir de la viande sur leur garde-manger de neige et de l'huile dans leur lampe de pierre. Ce sont des chasseurs de phoques et c'est là leur principale occupation. Lorsque le flot, c'est-à-dire l'endroit où la mer n'est plus gelée, est libre de glaces flottantes et

que le vent est bas, ils vont guetter les phoques ou les morses qui sortent de l'eau, pour respirer, leurs têtes moustachues, et les tuer d'un coup de carabine. Ces animaux, très gras en hiver, une fois tués, flottent jusqu'à ce que vous veniez les chercher en petit bateau. Le soir, lorsque le soleil s'est couché, les chasseurs regagnent leur camp, tandis que les chiens halent sur le traîneau les victimes de la journée.

Plus souvent, c'est ce qu'on appelle « la chasse aux aglous ». Les aglous sont de petits trous que les phoques se font pour respirer dans l'épaisse couche de glace qui recouvre la mer. Ces petits trous ne sont pas visibles, car le vent les recouvre de neige. Les chiens seuls les sentent de loin. Le matin lorsque le soleil commence à monter à l'horizon, les hommes s'en vont chacun avec un ou deux chiens. Ils marchent tous dans la même direction jusqu'à ce que l'animal s'arrête en sentant par-dessus quelque aglou. Alors la chasse commence, chasse toute de patience, bien propre à ces chasseurs qui ne comptent pour rien ni les heures ni les jours. On se bâtit un abri contre le vent ; on enlève la neige qui recouvre le trou, ne laissant qu'une couche très mince, par-dessus laquelle on dispose une plume d'oiseau. Lorsque la plume remuera, la bête sera dans son trou en train de respirer l'air frais. C'est le moment de la harponner. Si vous êtes assez adroit pour harponner juste dans ce petit trou de quelques centimètres de diamètre, vous avez l'animal en plein dans la tête. C'est difficile et je n'ai jamais réussi qu'à harponner de la glace. Le manche du harpon se détache et vous reste dans la main, la pointe demeure dans la tête du phoque. Une corde se déroule ; vous en enroulez l'extrémité autour de la jambe et vous attendez que, la tension, diminuant, vous vous rendiez compte que la bête est presque morte. C'est le moment alors d'agrandir le trou et de sortir la proie. Ce n'est pas difficile, mais cela suppose des heures et des heures d'attente silencieuse et immobile, une journée quelquefois, car le phoque peut très bien être en visite chez des amis, ou venir

respirer par d'autres trous. Les femmes et les enfants, restés au camp, guettent le retour des chiens qui, dressés à cela, reviennent seuls, halant sur la glace la pièce capturée. En un tour de main, c'est ouvert, dépecé et coupé. Rien n'est perdu, le sang recueilli à part ; les boyaux vidés feront un plat de choix. Les enfants, tout autour, mangent à pleines dents et puis, car on est poli dans les camps esquimaux, on vous en offre à vous-même. Vous auriez mauvaise grâce à refuser, et vous voilà taillant de votre couteau des morceaux de cœur, de foie, de viande encore chauds avec, pour assaisonnement, du gras autant que vous en voulez. Pour compléter un dîner si bon marché, vous n'aurez plus qu'à prendre une tasse de thé.

Au crépuscule, lorsque tous les chasseurs sont rentrés, et s'il y a encore quelque part du caribou, viande de choix, tous se réunissent en cercle et le repas commence. Une fesse est mise en circulation. Le plus digne commence, en mord une grosse bouchée, coupe ce qui dépasse avec son couteau et passe le morceau au suivant. Du gras de morse est aussi mis en circulation et sert d'assaisonnement à la viande gelée. Les morceaux succèdent aux morceaux, jusqu'à ce que les estomacs soient littéralement pleins et qu'il n'y ait plus la place d'en mettre une bouchée. Vous aussi, vous prenez part à la fête ; mais par égard ou plutôt par pitié pour votre titre de blanc, on vous donne un morceau spécial, dans lequel vous mordez et vous coupez à l'unisson des autres. Manger de la viande crue et du gras, beaucoup et souvent, cela entretient les calories nécessaires dans ces maisons de neige sans porte aucune, où, comme unique calorifère, il n'y a qu'une petite lampe à huile de phoque.

Mais le but du voyage n'était pas de faire des expériences sur la vie esquimaude ; c'était, avant tout, de catéchiser ces braves gens et de les acheminer vers la foi et le baptême. Dix jours durant, nous eûmes ordinairement deux et quelquefois trois offices. Le matin, la messe dans l'iglou où je couchais ; tout le monde y assiste, sauf le vieux et sa femme. A midi, tandis que les hommes

sont à la chasse, réunion des femmes, causerie, explication des prières, cantiques. Le soir, réunion générale, spécialement des hommes, cantiques, sermon et catéchisme, prière du soir. Les principales prières sont bientôt connues de tous. Les cantiques sont bien suivis et les sermons écoutés avec attention. Mais que de distractions, que de petits événements qui feraient rire les chrétiens de chez nous et troublent forcément le prédicateur encore novice dans la langue ! On commence : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Le « Notre Père » est déjà presque fini et la vieille Mablik est encore à répéter tout haut : « Et du Père et du Fils... et du Fils et du Père... Ainsi soit-il. » Le sermon semble parfois un peu long pour ses vieilles oreilles et vous entendez tout à coup une voix qui murmure : « J'ai bien envie de fumer une pipe. » Grand'mère tire de sa vieille pipe en pierre, qu'elle allume à la lampe à huile de phoque, de grosses bouffées de fumée bleue. Si vous étiez au milieu d'un bel effet oratoire esquimau, la fumée vous coupe l'inspiration. Un vieux se sent tout à coup pressé d'un besoin naturel, il attrape une vieille boîte de conserve et, sans plus de gêne, se soulage. Personne n'a rien à redire, si ce n'est vous qui sentez brusquement que le fil de vos idées ne s'harmonise plus du tout avec la musique de la boîte... Des chiens viennent se battre dans le porche, il faut aller, à coups de bâton, mettre la paix parmi la race canine... Un enfant a de plus en plus envie de dormir. « Mes yeux se ferment de sommeil, dit-il à sa mère », et celle-ci de répondre : « Déshabille-toi et couche-toi. » Personne n'est dérangé ni troublé ; tous sont aussi recueillis que des bonnes Sœurs en méditation. Pour vous, vous continuez de votre mieux et vous les exhortez à quitter leurs pratiques de sorcellerie, à vivre selon les principes de la morale chrétienne, à suivre les enseignements du prêtre, à prendre Jésus pour unique Chef. Les idées entrent peu à peu dans leurs têtes, la grâce travaille leur rude cœur ; ils se disposent au baptême. S'ils avaient pu venir à la mission, plusieurs d'entre eux auraient été certainement baptisés, mais

quelques-uns de leurs chiens sont morts et les vivres à chiens ne sont pas assez abondants pour permettre un long voyage. Au printemps, ils traverseront en bateau vers le continent, et l'année prochaine hiverneront à une centaine de milles au Nord de Chesterfield. C'est là qu'ils recevront le complément d'instruction, et seront faits enfants de Dieu et de l'Eglise.

Pour moi, après deux dimanches passés chez eux, ma tâche était finie et mes vivres épuisés. Au petit trot des chiens, je m'éloignai du village esquimau où j'avais passé de si bonnes journées, en demandant au bon Dieu d'envoyer son ange là, dans la Baie du Duc d'York, sur la glace de la mer, pour protéger ces quelques familles et les faire persévérer dans leurs bonnes dispositions.

Trois nuits sont passées et le soir du quatrième jour, on commence à apercevoir au loin le clocher de la petite Mission. Le bon Dieu est là, on va lui confier ses fatigues et ses peines, lui demandant de vous envoyer souvent encore vers d'autres camps et d'autres familles esquimaudes, jusqu'à ce que tous aient entendu la parole du bon Dieu et que toutes les âmes de bonne volonté aient reçu la paix du ciel promise aux hommes par les anges.

Merci, mon Dieu, pour les longs voyages d'hiver sur la glace et sur la neige..., pour tous les Esquimaux qui croient et prient dans les maisons de neige..., pour la grande charité des bons chrétiens qui fait rayonner jusqu'ici votre nom et votre amour.

Armand CLABAUT, *O. M. I.*